

IRRÉDUCTIBILITÉ ET DÉPENDANCE. DE LA RÉDUCTION MÉRÉOLOGIQUE COMME PHÉNOMÉNALISATION DE L'ALTÉRITÉ

PABLO POSADA

Abstract

Our purpose is to rethink on a new basis the *specificity* of phenomenology. At first, we will present some fundamentals pertaining Husserl's mereology, and, consequently, the idea of a mereological reduction. Indeed, the phenomenon, against what has currently been sustained, is an articulated whole whose intensity and richness are matched by its purity. The purity of the "pure" *phenomenon* has nothing to do with some "abstraction". It is with this coalescence in mind that we return to the final clause of the "principle of all principles" (*Ideen I*, §24), which has often been misinterpreted as a limitation of phenomenality whereas it leads, nevertheless, to a magnificent freeing of its very richness. Remaining faithful to the final clause of the *Principle of all principles* discloses the richness of the phenomenological realm. We will provide a mereological interpretation of what it means to follow the *Principle of all principles* and its final clause.

1. Qu'est-ce que la phénoménologie ? Une question récurrente.

Le fond de notre propos rejoint un questionnement récurrent en phénoménologie, à savoir, celui qui porte sur la *spécificité* de sa propre démarche. Le phénoménologue *sent* et *se sent* faire quelque chose de bien spécifique, mais ne *sait* pas le *dire*, l'*explicit*er. Notre propos est donc animé par la question de savoir qu'est-ce que la phénoménologie et plus concrètement qu'est-ce que le *propre* de la phénoménologie, et ce notamment *par rapport* à d'autres gestes de pensée (philosophiques ou pas). C'est au sein de cette interrogation que la question de l'altérité s'avère révélatrice, tout comme celle du rapport, tout à fait particulier, de la phénoménologie à l'altérité. En quoi la perspective phénoménologique constituerait-elle un quelconque gain ou un pas en avant dans la façon d'avoir affaire à l'altérité ?

La question de l'altérité, voire d'autrui (comme « premier non-moi » selon le mot bien connu de la V^{ème} des *Méditations Cartésiennes*) est la rubrique d'un champ de problèmes constitutifs redoutable et bien défini, à savoir, celui dont le répondant subjectif, dont l'instance située du côté des opérations transcendantales, revient à ce type d'actes complexes (mais tout de même d'une pièce, c'est-à-dire spécifiques, isolables à part entière) dénommés *Einführung* (empathie ou intropathie).

Or, pour ce qu'il en est de notre démarche, c'est un pas en arrière que nous voulons oser. En effet, c'est sur le terrain d'une réflexion sur la phénoménologie, dans sa généralité concrète, non encore rivée à l'une ou l'autre ontologie régionale, que nous voudrions montrer à quel point la phénoménologie s'attache à faire un sort à l'altérité, et ce à telle enseigne que le milieu du phénoménologique, c'est-à-dire, le champ transcendantal-phénoménologique, outre la difficulté de sa décantation, et sa corrélatrice subtilité, se définit aussi comme ce qui fait droit aux altérités. Altérités différentes les unes des autres, réciproquement irréductibles et, en tout cas, nullement inféodées à quelque Autre prééminent. Ce tout dernier aspect n'est pas sans rapport avec le fait que le champ phénoménologique se situe précisément en deçà de toute ontologie, et plus concrètement en deçà de toute logique ensembliste de l'inclusion et de l'appartenance. Avançons, pour les besoins de clarté de notre exposé, le sens de notre propos, voire la direction fondamentale que prendra notre argument, notamment eu égard à une pensée qui entend faire justice à l'altérité ; une pensée, la phénoménologie, que nous essayons de clarifier *autrement*, en la prenant par le bout de la méréologie, de son armature toute formelle.

En effet, nous pensons que suspendre les opérateurs ensemblistes, les « réduire », reconduit toute altérité – c'est là le pari intime de la phénoménologie – à sa toute première pulsation, à sa concrète irréductibilité, celle qui pointe, précisément, dans le milieu de l'apparaître, bien avant de s'instituer en être. C'est que toute reprise des altérités phénoménologiques se doit de traverser un milieu, celui de l'apparaître, où l'altérité a déjà manifesté son irréductibilité. C'est bien pour cela que la phénoménologie, dès lors qu'elle vise à produire un *logos* de ce milieu ténu est nécessairement transcendantale. Que le sujet ait partie liée au phénomène, voire y fasse part (le vécu est, comme on le verra, une partie dépendante du tout du phénomène) est certes indiscutable. Néanmoins, ce dont « transcendantal » est le nom est, à proprement parler, le phénomène, ou plutôt le phénoménologique, le domaine du phénoménologique.

Pour traiter cette question nous choisirons un abordage méréologique. À bien y penser, et en toute rigueur, nul ne devrait s'étonner d'un tel choix pour peu que l'on tienne compte du but affiché par la phénoménologie elle-même. En effet, si tant est que la phénoménologie – notamment par entremise de l'opération de

réduction – s’attache à montrer notre propre expérience dans ce qu’elle a de plus *concret* – i.e. « de la phénoménaliser » –, il ne nous reste qu’à prendre au mot sur le terme de « concret ». Ce faisant, nous voilà renvoyés à ce lieu logique où Husserl thématise, formellement, le concret. Ce lieu logique, ce langage, n’est autre que celui de la méréologie, c’est-à-dire, de la « théorie des tous et des parties », « parties » qui seront concrètes ou pas, comme on le verra à l’instant). Ce langage formel, lieu stratégique de l’ontologie formelle, est développé lors de la 3^{ème} *Recherche Logique*. Or, l’opérativité s’en répand bien au-delà de la stricte sphère de l’ontologie formelle. Qui plus est, elle s’étend bien au-delà des *Recherches Logiques*. En effet, nous montrerons à quel point une traduction méréologique du tournant transcendantal de la phénoménologie est de mise, et ce non seulement au motif que la méréologie fournirait une grille herméneutique ou une clef de lecture particulièrement fécondes, mais surtout parce que la méréologisation du transcendantal fut pratiquée par Husserl lui-même, fût-ce de façon « opératoire » (pour reprendre le mot de Fink).

Le tournant « idéaliste-transcendantal » de la phénoménologie, contrairement à la violence métaphysique dont on affuble l’idéalisme transcendantal classique et le corrélationalisme classique (celui qui se fait sur fond de monde, et qui, par exemple, tombe sous les critiques de Quentin Meillassoux), n’est qu’une façon de faire entièrement droit aux altérités, et ce d’une façon spécifique qui ne fait que parfaire la position réaliste défendue par Husserl lors de la 1^{ère} édition des *Recherches Logiques* et dont l’abandon, si souvent déploré par la majeure partie de la phénoménologie post-husserlienne, n’est que le déploiement d’une téléologie déjà à l’œuvre aux débuts, lors de la mise en place, encore tâtonnante, du projet phénoménologique.

La spécificité du tournant transcendantal de la phénoménologie, le sens, inouï, de l’idéalisme transcendantal *phénoménologique*, est rendu manifeste par sa traduction méréologique, et notamment par la traduction méréologique de sa pierre de touche fondamentale, à savoir : l’a priori de corrélation. En effet, la traduction méréologique de la corrélation transcendantale nous mettra face au paradoxe d’une concrescence, c’est-à-dire, d’une absolue dépendance entre parties néanmoins réciproquement irréductibles. Comment conjuguer ce double paroxysme de l’irréductibilité radicale « dans » ou « en situation de » dépendance absolue ? C’est la nouveauté radicale de ce geste de pensée, de ce pari (mé)-ontologique fait au nom de l’altérité qu’il nous faudra penser jusqu’à ses dernières conséquences. Ce n’est qu’alors que la phénoménologie nous apparaîtra comme une véritable « altéologie » à topographie variable, et que cette paradoxale dépendance absolue d’irréductibles, cette concrescence d’hétérogènes (i.e. de « parties disjointes ») se

montrera comme la meilleure façon, pour la pensée philosophante, (ici sous la forme d'un faire phénoménologisant) de faire droit à l'altérité.

Néanmoins, dégager un tel « espace » (*i.e.* celui du champ phénoménologique) est loin d'être chose acquise : espace mobile et rigoureux, labile et diamantin à la fois, sa décantation ne pourra plus, désormais, faire l'économie d'une vraie théorie transcendantale de la méthode, c'est-à-dire d'une attention à une manière spécifique et juste de phénoménologiser (avec la contrepartie d'une typique ouverte des erreurs phénoménologisantes). Voilà ce qui nous permet de poser à nouveaux frais, et de façon autrement concrète car directement opératoire, la question du propre de la phénoménologie, de la spécificité concrète de son geste philosophant comme geste spécifiquement phénoménologisant.

En effet, à la lumière des acquis méréologiques décelés, nous finirons par interroger le célèbre *Principe des principes* – comme principe prétendant, justement, en deçà des métaphysiques du passé, faire droit à l'altérité – et sa clause supposément limitative – qui trahirait donc le dessein d'ouverture à l'altérité exprimé par le Principe des principes. Nous soutenons, néanmoins, que cette clause a été mal interprétée par une grande partie de la phénoménologie contemporaine. Qui plus est, c'est précisément sa stricte observance qui incarne au plus près et au plus juste la spécificité du faire phénoménologisant, tout comme, *a contrario*, l'enfreindre manifeste clairement ce qu'est un faire philosophant, certes, qui cesse d'être phénoménologisant pour « philosopher d'en haut » (comme dira Husserl à peine quelques lignes après l'énoncé du *Principe des principes*), survolant métaphysiquement la subtile latitude du champ phénoménologique, outrepassant la fine rigueur ontologiquement délestée à laquelle se tient le phénoménologiser. Peut-être est-ce philosophiquement légitime de le faire. Et on continuera certes à penser et, en l'occurrence, à philosopher. Soit. Mais ce n'est certainement pas de la phénoménologie que l'on fera, et ce ne sera plus le fil de sa téléologie que l'on poursuivra et dépliera.

2. Qu'est-ce que la méréologie ? Les divers types de tous.

La théorie des tous et des parties, exposée dans la troisième des *Recherches Logiques*, dresse un classement des divers types de tous selon le fil conducteur du/des types de rapport/s des parties au sein du tout. La particularité de la méréologie tient au fait de *ne pas se donner le tout, dont les parties font partie, d'avance*. Autrement dit : ce sont les parties, dans et selon leur type de rapport, qui « fondent » le tout ; tout d'un type particulier (selon le type de rapport entre les parties).

Les deux genres fondamentaux de rapports entre parties sont ceux de dépendance et d'indépendance entre parties au sein d'un tout.

Une partie est dite indépendante quand elle n'a nul besoin d'une autre partie (ou d'un tout) pour exister. Elle peut certes faire partie d'un tout, mais elle pourrait, en principe, constituer un tout à elle seule. Ainsi, l'un des pieds d'une chaise peut à lui seule, moyennant une fragmentation ou morcellement (*Verstückung*), constituer un tout. La chaise elle-même est un tout fait de parties, certes, indépendantes, mais dont la *configuration* n'est tout de même pas *arbitraire*. Ce type de tous correspond au lieu méréologique de la *Gestalttheorie*.

Il existe un autre genre de tous, les dits « tous catégoriels » ou « formes d'unités catégoriales » (dont traite le §23 de la troisième recherche logique), réunissant des parties de façon *complètement arbitraire*. Ces tous sont l'équivalent méréologique des « ensembles » de la théorie des ensembles. L'« être ensemble » de leurs parties n'est absolument pas fondé ou motivé par la nature ou le contenu eidétique de celles-ci. Ainsi, un tout catégoriel peut être formé par les objets désignés par « le nombre 5 », « la planète Mars », « une chaise » et n'importe quel autre élément. Ce type de tous délimite donc le lieu méréologique de la théorie des ensembles.

Néanmoins, ce n'est qu'à l'aune d'un autre genre de tous, les « tous au sens strict », que se déploiera le projet phénoménologique et, partant, le propre du champ phénoménologique. C'est de ce genre de tous que se décanteront, par variation eidétique, les régions, et le *synthétique a priori* au sens de la phénoménologie comme *a priori matériel à même* le phénomène. Ce sont donc les tous qui intéressent primordialement la phénoménologie, les « tous au sens plein et au sens propre » comme dira Husserl :

En général un tout, au sens plein et au sens propre, est une connexion déterminée par les genres inférieurs des « parties ». À chaque unité concrète appartient une loi. C'est d'après les différentes lois ou, en d'autres termes, d'après les différentes espèces de contenus qui doivent faire fonction de parties, que se déterminent des espèces différentes de tous. Le même contenu ne peut donc faire fonction arbitrairement tantôt de partie de telle espèce de tous, tantôt de partie de telle autre. L'être-partie et, plus exactement, l'être-partie-de-cette-espèce-déterminée (d'espèce métaphysique, physique, logique, ou relevant de toute autre distinction qu'on voudra) est fondé, dans la détermination générique pure des contenus dont il s'agit, selon des lois qui, au sens où nous l'entendons, sont des lois aprioriques ou des « lois d'essence »¹.

¹ Husserl Edmund, *Logische Untersuchungen. Zweiter Teil. Untersuchungen zur Phänomenologie und Theorie der Erkenntnis*, Ed. Ursula Panzer, La Haye, Martinus Nijhoff, Husserliana XIX/1, 1984, pp. 289–290.

En effet, les tous au sens éminent sont formés d'un type de parties qui reçoit le nom de « moments », et dont le trait principal est d'être *absolument non indépendantes*. Fournissons-en quelques exemples.

La couleur, la forme et l'extension sont un exemple de « moments » dépendants formant un tout. En effet, chacun de ces moments ne peut exister, ne peut être *ce qu'il est*, littéralement *se tenir dans* son identité (telle couleur, telle forme, telle extension) ou *tenir à* son identité qu'à la condition de faire partie d'un tout comportant d'autres moments, également dépendants. La couleur ne peut être une *telle* couleur concrète que si elle est étendue – sur *telle* extension concrète – et revêt une *certaine* forme (fût-elle plus ou moins informe).

Le passage que nous avons cité contient des références absolument cruciales aux lois eidétiques. En effet, il y a une corrélation essentielle entre les lois d'essence et les moments ou « rien que parties ». Cependant, nous avons décidé de porter, tout d'abord, notre regard vers le statut ontologique, remarquable, des parties conformant « un tout, au sens plein et au sens propre ». Citons, à l'appui, ce passage où le privilège de la notion de « dépendance » par rapport à celle d'« indépendance » est manifeste :

La coloration de ce papier est un moment dépendant de celui-ci ; elle n'est pas seulement une partie en fait, mais, par son essence, *en vertu de son espèce pure, elle est prédestinée à être une partie* ; car une coloration prise *en général* et *purement comme telle* ne peut exister que comme moment dans une chose colorée. Pour les objets indépendants une telle loi d'essence manque : ils peuvent se ranger dans des tous plus vastes, mais ce n'est pas là pour eux une nécessité².

Au regard de la recherche eidétique (et phénoméno-*logique*), ce tout dernier type de tout est, en un sens, le moins riche, le plus vide, à l'opposé du type de tout concret dont les parties se trouvent en rapport de dépendance absolue les unes par rapport aux autres. On dit alors que ces moments « fondent » ensemble un tout concret. C'est ici qu'entre en ligne de compte le concept fondamental de *Fundierung* dans son usage propre. Essayons d'y réfléchir car il s'agit d'un concept révolutionnaire et profondément anti-métaphysique.

² *Ibid.*, p. 244.

3. La *Fundierung* et l'idée d'une « réduction méréologique »

C'est dans le § 21 de la 3^{ème} *Recherche Logique* intitulé « Détermination exacte des concepts prégnants de tout et de parties, ainsi que de leurs espèces essentielles, au moyen du concept de fondation » que Husserl nous en propose une définition de tout au sens strict qui vaut aussi comme l'un des principes de ce qui commence à se dessiner, fût-ce opératoirement, comme une vraie « réduction méréologique » :

Par tout nous entendons un ensemble de contenus qui admettent une fondation unitaire, et cela sans le secours d'autres contenus. Nous nommerons parties les contenus d'un tel ensemble³.

En effet, un tout au sens strict *n'*est fait *que* de parties qui ne peuvent être que parties ou « rien que parties », et c'est là la spécificité de la notion husserlienne de *Fundierung*, souvent interprétée, à tort, comme une sorte de relent métaphysique alors qu'elle change de fond en comble le concept classique de fondation. C'est bien à ce type de tous que doit nous conduire, idéalement, une réduction méréologique comme reconduction aux rien que parties (en concrescence) car c'est là, à même un terrain exclusivement tissé de rien que parties en concrescence, qu'apparaissent les lois proprement phénoménologiques.

Loin donc de reconduire au tout, la réduction méréologique le suspend pour laisser la place à son véritable élément fondateur, à savoir, la concrescence entre les parties. Le moment « holistique » de la réduction méréologique n'est donc que *provisoire* et joue un rôle méthodologique voué à devenir caduque. Ainsi, le dernier principe énoncé, définissant les tous au sens strict, trouve son garde-fou méréologique dans cet autre principe complémentaire qui, quant à lui, se situe à un stade ultérieur du processus de réduction méréologique. En effet, la méfiance de Husserl par rapport à une ontologisation du concept de tout (qui consoliderait le règne de l'inclusion et de l'appartenance) est extrême. Ainsi, peu après la définition de tout au sens strict, et dans ce qui est une illustration parfaite de ces inévitables compromis provisoires truffant tout zigzag phénoménologique, nous lisons :

Dans nos définitions et descriptions à ce sujet, le concept de tout a été présupposé. On peut cependant partout se passer de ce concept, et lui substituer la simple coexistence des contenus que nous avons qualifiés de parties⁴.

³ *Ibid.*, pp. 275–276.

⁴ *Ibid.*, p. 275.

Afin de saisir l'originalité de la notion husserlienne de *Fundierung*, il n'est pas anodin de remarquer à quel point cette notion de tout concret ou tout au sens strict se situe, à vrai dire, aux antipodes de tout aristotélisme. Le tout concret phénoménologique, dès lors qu'il ne se tient que de la concrescence de ses rien que parties, n'a rien et ne peut rien avoir d'une sub-stance. La concrescence n'a pas besoin d'un sol. Elle n'est rigoureuse qu'à proportion de son in-fondement : il n'y a pas de milieu de la concrescence pré-existant.

Au contraire, une méréologie aristotélisante qui pense et pose des sub-stances relativement indépendantes de leurs « parties » va de pair avec l'inclusion desdites substances dans un tiers englobant, comme si cette inclusion contribuait à une certaine centration des entités, celles-ci apparaissant dès lors comme tous concrets étales et, comme nous le dit Husserl, « relativement indépendants ». À vrai dire, cette dérive ou distorsion méréologique (sous la forme d'une distorsion holistique de la concrescence méréologique) n'a de cesse de remettre en place le cadre méréologique de ce que l'on connaît sous le nom d'« attitude naturelle ».

Venons-en à l'explicitation de la structure méréologique de l'attitude naturelle tout en gardant en vue ce que nous avons appris sur le fonctionnement de la réduction méréologique à la lumière de certains de ses principes. C'est ce qui nous permettra de cerner le passage à la phénoménologie transcendantale. En fait, il n'y va que d'un approfondissement et d'une extension de la réduction méréologique.

4. Pour une analyse méréologique du passage de l'attitude naturelle à la phénoménologie transcendantale.

D'un point de vue méréologique, l'attitude naturelle définit un ensemble fait de tous concrets (des choses), c'est-à-dire, des tous relativement indépendants appartenant ultimement à un unique tout absolu, à savoir, le monde.

Cette configuration correspond exactement à la structure méréologique de l'ontologie sous-jacente aux *Recherches Logiques* dans leur 1^{ère} édition. Encore pour les *Recherches Logiques* dans leur 1^{ère} édition, le « concret absolu » est le monde. Il est scindé en deux régions : la région des objets auxquels se rapporte la conscience et la région consciente elle-même. La conscience d'un côté, et les objets de l'autre (les objets dont la conscience a conscience : les objets intentionnels) constituent deux étants ou tous concrets relativement indépendants. Séparables, ils sont tous deux *univoquement* inclus dans un *même* tout englobant : le monde ; tout dont l'indépendance est, quant à elle, non pas relative mais absolue.

Bien que le mode de donation des vécus en général et des vécus intentionnels en particulier soit absolument spécifique (c'est bien pour cela qu'ils forment une « région »), ils partagent, avec les événements purement extérieurs, voire avec les objets, un *même* axe de coordonnées spatio-temporelles. Ils y sont, ils s'y trouvent de façon parfaitement *univoque*, au même titre que les objets.

Mais qu'en est-il, en revanche, une fois accompli le passage à la phénoménologie transcendantale, des vécus transcendants ? Et, plus concrètement, qu'en est-il des vécus transcendants dès lors qu'ils se tiennent en deçà de toute aperception psychologisante (et, partant, mondanisante) ? Quelle en est la structure méréologique et comment cerner, méréologiquement, la spécificité de la phénoménologie transcendantale, notamment par rapport à la phénoménologie encore pratiquée dans les *Recherches Logiques* ?

Le génie de Husserl aura été de penser les termes de l'*a priori* de corrélation comme formant un tout au sens strict, donc de les penser comme rien que parties ou parties absolument dépendantes les unes des autres. Ce tout est donc, chaque fois, l'*a priori* de corrélation ou, plus concrètement, ce qui en fait, chaque fois, les multiples instances concrètes, à savoir, des vécus transcendants concrets. Le monde sera désormais à retrouver *au sein de* la corrélation, dans l'une de ses parties concrescentes, et au plus profond de celle-ci. Corrélativement, l'intentionnalité n'est plus un *rapport* entre deux étants (entre deux touts indépendants) mais un « rapport » intrinsèque entre deux parties dépendantes : vie et monde. Essayons de mieux cerner leur différence par rapport aux touts concrets de la proto-région transcendantale (les vécus transcendants).

Dans les *Recherches Logiques*, le spectre de la concrescence n'allait pas jusqu'à mettre en rapport (de concrescence) les deux régions opposées : une couleur physique ne saurait entrer en concrescence avec une qualité intentionnelle au sein d'un tout qu'elles contribueraient à fonder avec d'autres rien que parties en concrescence. La concrescence n'enjambait pas la disjonction radicale séparant les régions ontologiques, l'*Abgrund des Sinnes*.

Or voilà ce qui change littéralement de fond en comble avec les touts transcendants qui émergent du tournant transcendantal de la phénoménologie. En effet, les vécus transcendants sont, quant à eux, faits de rien que parties extrêmement hétérogènes, et même de nature opposée (regroupant les deux régions jadis opposées et infranchissables), ce qui rend encore plus « miraculeuse » (mot qui, précisément à ce sujet, revient souvent sous la plume de Husserl) l'*unité* de la concrescence. Unité faite d'irréductibles dont l'irréductibilité est mise à l'épreuve par l'absolue dépendance méréologique. L'hétérogénéité de la disjonction est ici à son comble.

Pour le dire autrement, et si nous gardons à l'esprit le principe de la réduction méréologique qui, à l'inclusion des parties non indépendantes dans un tout, substituait leur « simple coexistence », il vient que, avec la réduction transcendante, c'est la concrescence elle-même qui fixera exclusivement cette coexistence (contrairement aux *Recherches Logiques*) et qui résorbera complètement le milieu où celle-ci a lieu.

5. Approche méréologie du tout concret « vécu transcendantal » (au sens large)

Ces précisions étant faites, venons-en à l'anatomie du tout concret « vécu transcendantal ». Quelles en sont les parties constituantes ? Nous avons, d'un côté, le *vécu* (au sens étroit), c'est-à-dire, le rien que partie « subjectif » du tout du vécu transcendantal (au sens large). « Dans » cette partie (qui est rien que partie) on trouve les actes (au sens large, *i.e.* tout registre architectonique confondu), avec leurs composantes hylétiques et noétiques. De l'autre côté du tout concret « vécu transcendantal » (toujours au sens large), nous retrouvons le noème et tout ce qui en relève (aussi en un sens large qui inclurait, par exemple, les horizons comme horizons noématiques, internes et externes). On récupère ainsi pour l'analyse phénoménologique tout ce qui n'avait pas été reconnu auparavant comme en faisant partie : les *Recherches Logiques* situaient l'objet intentionnel en dehors de la sphère phénoménologique.

Du côté « noème », nous dénombrons toute une complexité de parties dépendantes : le noyau noématique et ses modalisations et modifications, avec leurs structures d'horizons interne et externe (et les noèmes potentiels qu'ils impliquent). La potentialité horizontale *comme potentialité* est elle aussi une partie concrescente : elle l'est pour autant qu'elle contribue, depuis sa potentialité même, à la concrétude du noème (et, partant, à la concrétude du tout du vécu). Autrement dit : le noème actuel ne peut pas être ce qu'il est s'il n'est pas pris en concrescence avec ses horizons de potentialité.

Nous comprenons, à la lumière de cet exemple, la dissolution ontologique qui s'enclenche à mesure que la réduction méréologique se déploie : en effet, la « co-existence » des parties n'est pas limitée par la sphère de l'*existence actuelle*. La libération phénoménologique de la concrescence au-delà de tout empirisme borné élargit la phénoménologie vers l'empirisme radical que Husserl s'est toujours efforcé de chercher. C'est donc une erreur, une supposition ontologique (et dogmatique) limitant le déploiement de la réduction méréologique que de penser les

parties concrètes comme parties effectivement *existantes* et faisant *actuellement partie* du tout concret « vécu transcendantal ». Cet éclatement de la coexistence ou du milieu de la concrescence se confirme :

1) tant dans la partie vécue qui, *pour être concrète*, se doit d'entrer en concrescence avec des rien que parties qui vont bien au-delà de ce qui est *réellement* vécu ; sans quoi ce « *reell* » n'afficherait même pas sa consistance de *reell*, devenant, par là, fantomatique, sans épaisseur.

2) que dans la partie apparaissante qui, précisément pour être concrète ou concrètement apparaissante, se doit d'entrer en concrescence avec du non présent, par exemple avec des apparaissants potentiels (esquisses, possibilités de l'attention, autres objets de l'horizon externe). Si ces rien que parties potentielles n'entraient pas en concrescence, l'actuellement apparaissant ne pourrait pas apparaître *comme* il apparaît. Il serait réduit à une sorte d'esquisse plate et raide, imperméable à mes kinesthèses, et même inassimilable à tout système kinesthésique.

En deçà de tout débat réalisme-idéalisme, la réduction transcendantale comme réduction méréologique est une réduction à la concrète et irréductible *altérité* du noème par rapport à la noèse : c'est de creuser dans la *dépendance méréologique* la plus profonde que cette concrète altérité – le *sens de son indépendance* comme *indépendance de son sens* – devient d'autant plus manifeste. Cet apparent paradoxe aura constitué la matrice de la plupart des malentendus concernant le nommé « idéalisme » de la « phénoménologie transcendantale ».

Il convient d'insister sur l'effet proprement phénoménologique qui résulte du pari méréologique consistant à considérer l'un des membres de la corrélation transcendantale comme « partie » dépendante au sein d'un tout concret, celui de la corrélation transcendantale. L'effet de concrescence qui *dormait* dans cette partie est libéré ou déclenché du fait de sa non inclusion ensembliste dans un tout omni-englobant : elle devient transpassible à d'autres parties. En effet, cette conséquence phénoménologique (à déclenchement méréologique) se répercute sur l'autre membre de la corrélation dont la concrescence s'en trouve tout aussi bien, et corrélativement, déclenchée.

Par ailleurs, le déclenchement transcendantal de la concrescence ne s'étale pas seulement – depuis la partie concrète apparaissante du vécu – dans le sens d'un dépassement noématique de l'intention dans l'intention à l'infini (toujours en vue de sa concrétude) au gré des inextricables implications intentionnelles (où ce serait justement « couper » ou « s'arrêter » ou « tableur » qui seraient abstraits) : plus profondément, il entraîne un re-déclenchement ou remise en jeu de la concrescence du tout de la corrélation transcendantale, et donc *exige* aussi, et même, comme on le disait, « plus profondément », un apport en concrétude qui puise dans la

« partie » vécue du vécu transcendantal (vécue et non apparaissante), et ce en toute conséquence (de corrélativité) *transcendantale-méréologique*. Une partie profonde du vécu s'en trouve alors relevée, phénoménalisée, de se trouver en corrélation méréologique de concrescence avec ce lointain apparaissant à l'horizon ou avec l'apparaître du monde de l'horizon. Quelque chose du vécu con-sonne depuis le plus profond d'une subjectivité, comme si le plus archaïque, « de toujours et à jamais » du monde réveillait aussi le plus archaïque du côté de la vie. Cette concrescence n'est pourtant possible qu'au sein de ce « tout » qu'est le vécu transcendentalelement réduit. Ainsi, par exemple, cette *phantasia* est ce qu'elle est, a cette texture et cette épaisseur parce qu'elle est prise en concrescence avec une certaine résonance affective ; celle-ci, à son tour, a cette force de transcendance, ce pouvoir d'arrachement à toute intimité personnelle, cette fraîcheur a-subjective, cette portée proto-ontologique, cette façon de mordre sur le monde parce que, du dedans, elle est tendue par cette *phantasia*.

6. L'empirisme radical de la phénoménologie ou le foisonnement des disjonctions en concrescence

Chaque rien que partie, bien qu'il soit essentiellement latéral, in-visable ou in-en-visageable, peut être approché par le levier ontologico-formel « partie », par où la méréologie, encore une fois, porte bien son nom : se situant en deçà de toute mention d'« unité » risquant d'amener, fût-ce architectoniquement, une re-centration des concrétudes (foncièrement latérales) et, quitte à affiner davantage les pourtours des rien que parties, le « méréologiser » se contente de s'y référer *mé-reo*-logiquement, c'est à dire littéralement *en partitif*, et ce, pour le dire ainsi, en-deçà de l'unité (du moins pour ce qu'il en est des rien que parties). En un sens, la méréologie, de par cet usage du partitif (qui ne fait que travailler à partir du simple constat : il y a *de* l'irréductible en concrescence) est plus fine (et plus fondamentale), notamment en régime de phénoménologie transcendantale, qu'une simple théorie des relations qui travaillerait avec le simple levier ontologico-formel de l'unité.

En ce sens, et en toute rigueur méréologique, on dira que les concrets transcendantaux, *i.e.* les vécus transcendantaux, sont des « tous » in-totalisables, impossibles à surplomber, faits de cohésions sans concept *in fieri*, toujours en germe. Ces cohésions, sorte de totalisations immanentes, jamais assurées ni stabilisées, sont tissées de rien que parties disjointes, donc *spécifiquement* hétérogènes, et que l'on peut approcher, en toute rigueur méréologique, *en partitif* et, en un sens, *en deçà* de l'unité. On dira que ce qui fait la concrétude, l'épaisseur du vécu

transcendantal, c'est, tout d'abord, *du* noème, *du* noétique, *du* kinesthésique, *de* l'horizon, *de* la *hylè*, *du* moi pur, *de* l'habitualité etc. Mais aussi de l'histoire, de la générativité... La difficulté est dans l'éclatement de cette coexistence. Car, des temporalisations différentes : Moi pur. *Habitus*.

C'est ainsi, en tout cas, que s'articule le phénoméno-logique *pur*. Cette *pureté* phénoménologique – voilà son étrange paradoxe – quelque émaciée et délestée de toute ontologie, quelque affinée dans sa rigueur (rien que) phénoménologique qu'elle soit, ne tend absolument pas vers le *néant* ou vers le *vide*. Loin de là ! et c'est même tout le contraire qui a lieu : il en résulte un foisonnement proto-ontologique extraordinaire de concrescences d'hétérogénéités d'abord « articulées » *en partitif*, c'est-à-dire, de concrétudes non susceptibles d'être d'emblée (mises à distance pour être) comptées-pour-unes et qui pourtant, malgré cela, sont rigoureusement irréductibles et donc plurielles.

Au demeurant, cela nous offre l'occasion de parer explicitement à un malentendu qui est devenu un lieu commun de la phénoménologie post-husserlienne et qui tient au concept de « pureté » phénoménologique, et relève de ce que Husserl entendait par ces mystérieux « *reines* » ou « *bloßes* », qualificatifs qui accompagnent souvent les occurrences du terme « *Phänomen* ». En effet, il est crucial de noter que, en régime phénoménologique, ce que Husserl entendait par « *reines* » ou « *bloßes* » ne va pas de pair ni avec l'abstrait, ni avec le formel ou le vide, ni même avec la simplicité structurelle. Le phénoménologiquement pur, bien au contraire, et justement en vertu de cette pureté – sorte de légèreté ontologique d'autant plus exposée à concrescence qu'elle n'est légère – se traduit en un foisonnement vertigineux d'articulations entre rien que parties disjointes au détour d'horizons multiples, d'implications intentionnelles se répandant dans toutes les directions de la corrélation transcendantale.

Ce n'est qu'alors, au dedans de ce cadre, que l'on pourra aborder d'autres questions, et ainsi noter, par exemple, que telle ou telle rien que partie est aussi couplée à une autre partie disjointe (la corporéité, le monde comme sol ou arche originaire) par où le tout gagne l'épaisseur fugace qui lui est propre. La « coexistence » (pour reprendre le mot de la citation de Husserl où il affichait sa méfiance par rapport à tout holisme) est tour à tour émaciée par le déploiement de la concrescence elle-même, qui en fait une pellicule de plus en plus fine et d'autant plus exposée à des rien que parties lointaines et hétérogènes. Le déploiement de la réduction méréologique rend au milieu de la concrescence toute sa transpassibilité originaire.

C'est là le sens de l'empirisme radical que Husserl appelait de ses vœux, et dont on comprend à présent qu'il ait pu apparaître sous la plume de Husserl lorsqu'il s'agissait de combattre un empirisme borné, matérialiste ou actualiste, de façon

à faire un espace à ces autres rien que parties irréductibles et hétérogènes dans leur être que sont les espèces idéales dégagées dans leur pureté dans la *II^{ème} Recherche* ou même l'idéalité de la signification dans la *I^{ère} Recherche*. Elles ne sont que d'autres exemples de parties dépendantes entrant en concrescence sans que cela ne porte atteinte à leur irréductible spécificité. Ainsi, quelques hétérogènes qu'elles soient dans leur constitution intime, tous ces rien que parties viennent à fonder en concrescence le tout concret de tel ou tel vécu transcendantal et contribuent à sa concrétude.

Comprendre que rigueur et démultiplication de la concrescence sont ici strictement corrélées, revient donc à saisir ce que Husserl entendait par l'empirisme radical de la phénoménologie, allant, au nom de cette rigueur et aussi loin qu'il le faudrait, au-delà de tout préjugé naturaliste ou empiriste (qui n'admettrait, par exemple, que l'effectivité de la concrescence des rien que parties actuels et sensibles) ou encore de tout intellectualisme (qui n'admettrait que la concrescence des simples noèses, reléguant la *hylè* à une contribution inessentielle au concret) ou de tout vitalisme (qui ne reconnaîtrait que l'hylétique du vécu transcendantal au sens strict comme seule partie concrète des vécus transcendants au sens large) ; et nous ne faisons là que citer certaines de ces limitations (parmi tant d'autres). Ces limitations, comme on le verra dans le paragraphe suivant, constituent, chaque fois, un outre-passement des strictes limites de la concrescence ; or c'est à ce danger qu'entend faire barrage la clause limitative du *Principe des Principes*.

7. Le sens de la clause finale du « Principe des principes » (*Ideen I*, § 24) et ses mésinterprétations contemporaines

Cet évidemment constant, tâche inlassable de la réduction méréologique, fait de la *pureté* phénoménologique le plus formidable et subtil tissu de « contenus » hétérogènes. C'est bien pour cela que la *précision* de sa syntonie, l'*exacte* latitude de ce – disons-le ainsi – « *rez-de-concrescence* », est si difficile à ceindre. La moindre introumission ontologique dans ce pur milieu phénoménologique devient un vrai « pavé dans la mare » arrêtant net ce formidable foisonnement de rien qu'êtres.

Voilà pourquoi le plus difficile est justement de se tenir au dedans des limites de cette pure phénoménalité, de rester, pour le dire ainsi, « *au ras de* » la concrescence. Car ce n'est qu'à se mettre en phase avec elle, à se situer sur ce « *rez-de-concrescence* », qu'il nous est donné de saisir la richesse proto-ontologique des rien que parties. Seul *dans les strictes limites* de cette subtile latitude réussit-on à capter la concrescence des parties disjointes les plus éloignées et les plus insoupçonnées. Ainsi, et quoi qu'en dise une récente phénoménologie post-heideggerienne (qui

dénonce la clause finale du célèbre *Principe des principes*, énoncée dans le § 24 de *Ideen I*, comme clause *limitative*), c'est le fait de *ne pas outrepasser* les limites (et non pas le contraire !) dans lesquelles le phénomène s'offre à nous comme phénomène *pur* qui est loin d'aller de soi, et ce justement en raison de la pureté du phénomène et, partant, de la fragile subtilité de son anatomie, faite d'hétérogénéités en concrescence, de disjonctions découplées à l'infini.

Citons la formulation du célèbre principe et soulignons cette clause finale, souvent interprétée comme limitative alors qu'elle constitue le garde-fou par où ce principe s'attache à nous tenir dans l'exacte et fine latitude qui seule s'avère transmissible à la richesse du phénoménologique pur :

*toute intuition donatrice originaire est une source de droit pour la connaissance ; tout ce qui s'offre à nous dans "l'intuition" de façon originaire (dans sa réalité corporelle pour ainsi dire) doit être simplement reçu pour ce qu'il se donne, mais sans non plus outrepasser les limites dans lesquelles il se donne alors*⁵.

Les limites à ne pas outrepasser ne sont pas (comme cela a été souvent compris dans le cadre de la phénoménologie française contemporaine) de quelconques limites imposées à la phénoménalité. Dans « limites de la phénoménalité » il faut plutôt entendre un génitif subjectif : il y va des limites qui définissent cette phénoménalité même, qui lui appartiennent essentiellement, et au-delà desquelles elle cesse de valoir comme phénoménalité.

En revanche, le fait d'outrepasser cette clause finale, dépassement que d'aucuns appellent de ses vœux en y voyant un « dépassement de la métaphysique », n'a rien d'un défi périlleux, d'une quelconque aventure de la pensée parsemée de dangers et à la recherche de je ne sais quel affranchissement. Bien au contraire, *outrepasser les strictes limites* de la phénoménalité correspond à ce qui, soumis que nous sommes aux inerties de survol l'attitude naturelle, coule le plus de source. C'est, à vrai dire, ce à quoi nous avons le plus de mal à nous empêcher de céder. En effet,

⁵ Husserl Edmund, *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie. Erstes Buch: Allgemeine Einführung in die reine Phänomenologie 1. Halbband*, Ed. Karl Schuhmann, La Haye, Martinus Nijhoff, Hua III/1 1977, pp. 43–44. C'est nous qui soulignons à l'aide de caractères gras ce à quoi nous nous référons comme la « clause finale » du *Principe des principes*. L'original allemand dit : « [dass] jede "Intuition" originär gebende Anschauung eine Rechtsquelle der Erkenntnis sei, dass alles, was sich uns in der "Intuition" originär, (sozusagen in seiner leibhaften Wirklichkeit) darbietet, einfach hinzunehmen sei, als was es sich gibt, **aber auch nur in den Schranken, in denen es sich da gibt** ». Quant à des exemples d'enfreinte de ce principe, dénoncées, par ailleurs, comme des « fantaisies philosophiques jetées de haut (von oben her philosophische Einfälle) » *ibid.*, p. 121, le lecteur peut se rapporter à tout le chapitre II de la 1^{ère} Section des *Ideen I* et, plus loin, au très intéressant §55 des *Ideen I*.

l'analyse philosophique s'expose au danger de survoler (et, par là, *surseoir*) la fine anatomie du vécu transcendantal *pur*. C'est ce mouvement de surplomb que Husserl dénonce à maintes reprises comme un philosophe excessivement théorique et qui philosophe comme « d'en haut », sans égard à la concrétude de l'expérience, à sa logique inhérente, et qui n'est autre que celle de la concrescence.

La phénoménologie contemporaine s'enlise depuis un certain temps dans ce qui semble être devenu une sorte d'accablante montée aux enchères des déclarations de dépassement ; déclarations doublées d'une corrélative inflation d'instances trans-phénoménologiques prétendant détenir le (douteux) privilège de ce dépassement. Elle se plaît à invoquer des instances trans-phénoménologiques qui, fortes d'outrepasser les limites du phénomène, ne font que troubler le fin dessin de ses concrétudes ; concrétudes dont la cohésion ne tient qu'à (et ne tient que *de*) leur concrescence réciproque. Ces proclamations de dépassement invoquant des instances trans-phénoménologiques, loin d'élargir la phénoménalité du phénomène, ne font qu'en entraver la subtile démultiplication.

Un point crucial se présente ici, sur lequel nous bouclerons notre présent propos. En effet, il convient de noter que cette apesanteur des concrétudes phénoménologiques n'a rien d'une *dissémination* ou d'un simple éparpillement. C'est bien plutôt tout le contraire qui a lieu dès lors que cette apesanteur ou mise en suspens tient, justement, à la (suspension à la) concrescence ou prise à partie par la concrescence. S'il y a une démultiplication des concrétudes en concrescence, c'est précisément *en vertu* de la concrescence et du délestage ontologique qu'elle produit dans chacune des concrétudes, émaciées en rien que parties. Le dégrévement ontologique que la *suspension* à la concrescence implique, amène une fine démultiplication des rien que parties, tout en affichant une rigueur extrême : les rien que parties sont, pour le dire ainsi, l'élément des implications intentionnelles, ils en constituent le plus fiable conducteur⁶.

Pablo Posada est doctorant en co-tutelle entre les universités de Paris Sorbonne et de Wuppertal. Il essaye d'élaborer une compréhension méréologique du processus de réduction phénoménologique. Il prépare un livre sur Bruce Nauman et la phénoménologie (éditions Brumaria), ainsi qu'une phénoménologie de la frontière (chez l'Harmattan). Il a notamment publié « Concrétudes en concrescences », in : *Annales de Phénoménologie* no. 12, 2012.

E-mail : pabloposadavarela@gmail.com

⁶ Ce texte a bénéficié de la lecture, sourcilleuse, de Thomas Maurice. Qu'il en soit ici remercié.